



HAL
open science

La décroissance comme fait spirituel

Alain Gras

► **To cite this version:**

Alain Gras. La décroissance comme fait spirituel::du numineux à la question du mal. Entropia : Revue d'étude théorique et politique de la décroissance, 2011, I (11), pp.30-44. halshs-00669272

HAL Id: halshs-00669272

<https://shs.hal.science/halshs-00669272>

Submitted on 12 Feb 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

N° 3, automne 2007

ENTROPIA

Revue d'étude théorique et politique de la décroissance

Décroissance & technique

Alain Gras. L'eau servante du feu ☆ **Dominique Bourg.** Le défi de la dématérialisation ☆ **Michel Dias.** L'illusion technologique ☆ **Michael Singleton.** Croyance et décroissance ☆ **Yves Cochet.** Tout ce qui croît décroîtra ☆ **Jean-Claude Besson-Girard.** Une négligence anthropologique ☆ **Fabrice Flipo.** L'infrastructure numérique en question ☆ **Gérard Dubey.** Tristes (en)tropiques ☆ **Alexandre Duclos et Raphaël Koster.** L'économie dans l'espace numérique ☆ **Tommaso Venturini.** Les trous noirs de la révolution verte ☆ **Paul Ariès.** Les idéologies du développement personnel ☆ **Jacques Testart.** Fabrique du vivant et décroissance ☆ **Ernest Garcia.** La technologie et les dilemmes de la décroissance ☆ **Laure Dobigny.** Vers une autonomie énergétique locale ☆ **Simon Charbonneau.** Résister à la croissance des transports ☆ **Paul Lannoye.** Des techniques contre la logique de croissance

Hors champ

Daniel Cérézuelle. Métaphysique de l'accident
Michel Guet. L'infini saturé contre la décroissance

Parangon/Vs

Entropia.11,automne,2011pp.7-18

La décroissance comme fait spirituel: du numineux à la question du mal

Alain Gras

Dans son célèbre ouvrage « le Sacré », Rudolf Otto utilise le concept de « numineux » pour décrire le monde du sacré, monde que le rationnel ne peut approcher. Otto, s'appuyant sur l'origine sanskrite du mot « sacré » qui signifie « barrière, limite » indique qu'il faut le penser comme un versant inaccessible à l'intellect de l'étant¹. Et c'est bien à cette barrière du sens que nous confronte l'imaginaire contemporain, empêtré dans ses fausses certitudes, son économie, son savoir, sa technique et sa démocratie oligarchique.

Pour rêver la décroissance, c'est donc le voile de la vision moderne du monde qu'il faut déchirer et en particulier tordre le cou à cette représentation, si fortement intériorisée, d'une évolution historique qui aurait un sens. La croissance représente le principal avatar de cette idée, elle est la figure décharnée d'une illusion collective moribonde et donc ultime. En touchant le fond nous pouvons rebondir et donner vie à une nouvelle image du monde, chercher un autre sens au temps de l'histoire afin d'échapper à toute téléologie et, en particulier, à l'idéologie du progrès.

Si la raison de notre aventure en ce monde est inconnaissable, c'est bien qu'il y a du caché dans le fait même d'exister et que la dimension numineuse de ce mystère témoigne de la présence du sacré en nous. Je pourrais dire aussi que l'histoire de ce moment dans lequel prend forme la figure du mal, incarné dans la destruction de la planète, doit avoir un sens qui se situe au delà du discours que l'on tient sur les causes, c'est à dire au delà du discours rationnel sur l'origine et le devenir de cette civilisation thermo-industrielle (thermo parce que fondée sur la puissance du feu de l'énergie fossile). Une immense fatigue morale se ressent derrière l'acceptation passive du fait accompli de la modernité en marche². Je crois qu'une réelle frustration métaphysique ou spirituelle s'ensuit et que la décroissance doit être aussi envisagée sous cet angle.

On ne peut, en effet, comprendre l'absurde de la situation actuelle avec nos catégories habituelles de l'entendement. La question du mal intimement liée à celle du sacré resurgit comme un élément essentiel dans la recherche d'un sens pour cette péripétie de l'espèce humaine. Il faut donc aller plus loin dans la réflexion sur la décroissance que la simple prise en considération des éléments factuels contemporains. Le socle imaginaire est bien plus large et j'entends cela au sens de Castoriadis : la réalité est d'abord un fait imaginaire³.

Monde magique, nature sujet et nature objet

¹ R. Otto, *Le Sacré-L'élément non rationnel dans l'idée du divin et sa relation avec le rationnel*, Payot, 1969
² E. Dupin, *Voyages en France-La fatigue de la modernité*, Seuil, 2011
³ Castoriadis, *La question imaginaire de la société*, Seuil, 1^{re} ed. Poche 1999

C'est pourquoi je voudrais pour commencer me tourner vers *Meister Eckhart*, ce grand rénovateur de la spiritualité allemande en plein Moyen-Age (1260-1340), dont un des grands sermons s'intitule « *Tibi dico adolescens surget* », c'est à dire « A toi je te dis adolescent lève toi »⁴. Dans ce prêche, bien proche de l'hérésie aux yeux de Rome qui condamna certaines propositions du Dominicain, il soutient que la vérité de Dieu est en nous-mêmes, que la réalité de l'histoire ne s'écrit pas dans la Création mais qu'elle se trouve dans l'abîme intérieur de notre être qui rejoint la divinité et se réunit à l'ensemble de l'univers. Deux siècles et demi plus tard Giordano Bruno soutiendra une thèse proche et sera brûlé le 16 février 1600 sur la *Piazza dei Fiori*. Sa condamnation ne repose pas sur l'affirmation de la pluralité des mondes et de la rotation des astres, comme l'affirme naïvement l'histoire dogmatique des sciences, mais sur le fait qu'il soutient des thèses de magie sympathique dans laquelle microcosme et macrocosme s'interpénètrent et interagissent, dans un univers animé et vibrant au sein d'un Grand Tout. On peut appeler cela avec mépris « monde magique » mais il reste que, à l'encontre de ce que nous disent les manuels scolaires et l'historico-politiquement correct, la nature est pensée comme un sujet de manière continue, et souvent clandestine, du Moyen-Age à la Renaissance, jusqu'au dramatique renversement formulé par Galilée dans *Les Dialogues*. Son affirmation implacable « la Nature est écrit en langage mathématique » fait du cosmos une mécanique sans âme.

Quel rapport me direz-vous avec la décroissance ? Cette question elle-même contient la réponse : le moderne ne peut voir derrière les mots que le sens qu'ils portent dans un langage où la raison a construit un désert, ce monde désenchanté que décrit Max Weber. Tous ces « magiciens de la Renaissance », Campanella, Pic de la Mirandole, Marsile Ficin, Campanella, Pomponazzi et bien d'autres moins connus, proclament avec des mots savants ce que le Moyen Age savait encore, par une connaissance cachée sous les soutanes des prêtres : le monde vit, Dieu n'est pas extérieur à la création ou, ce qui revient au même, le monde ne se réduit pas à l'image visible qu'en fait la pensée humaine⁵.

La métaphysique médiévale de la Lumière le soutient avec force et le cantique au Frère Soleil de François d'Assise en fournit une belle illustration poétique.

Cantique de frère soleil

Très haut, tout puissant, bon Seigneur,
à toi sont les louanges, la gloire et l'honneur,
et toute bénédiction.
A toi seul, Très-Haut, ils conviennent ;
et nul homme n'est digne de prononcer ton nom.

Loué sois-tu, mon Seigneur, avec toutes tes créatures :
spécialement Messire frère soleil
qui donne le jour, et par qui tu nous éclaires ;
il est beau et rayonnant avec une grande splendeur :
de toi, Très-Haut, il est le symbole.

Loué sois-tu, mon Seigneur,
pour soeur lune et pour les étoiles :
dans le ciel tu les as créées, claires, précieuses et belles.

⁴ Maître Eckhart, *Les Sermons*, Albin Michel, nvlle ed. 2009, p.266

⁵ Sur ce point voir l'ouvrage fondamental de F.Yates, *Giordano Bruno et la tradition hermétique*, Dervy, 1997
Je rappelle que les soufis musulmans soutiennent la même thèse et qu'Henri Corbin les a même considérés comme des gnostiques, j'évoquerai plus loin le lien qu'ont ces derniers avec la décroissance. H. Corbin, *En Islam iranien*, Gallimard, 1991

Loué sois-tu, mon Seigneur,
pour frère vent,
pour l'air et les nuages, et le ciel pur, et tous les temps,
par lesquels à tes créatures tu donnes soutien.

Loué sois-tu, mon Seigneur,
pour soeur eau,
qui est très utile et humble, précieuse et chaste.

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour frère feu,
par qui tu éclaires la nuit ;
il est beau et joyeux, robuste et fort.

Mais le sermon d'Eckhart est prononcé bien avant que la Réforme se profile à l'horizon et que les Frères Dominicains, Henri Kramer dit Institoris et Jacques Sprenger, publient en 1486 le « *Malleus Maleficarum* », le *Marteau des Sorcières*, cet hallucinant manuel de l'Inquisiteur qui va permettre de faire un « Banquet des Cendres » (titre de l'ouvrage majeur de Bruno)⁶ de la vision unitaire du cosmos, en brulant les contestataires de l'ordre scolastique, lequel commence à changer de forme pour prendre les traits de la science ordinaire. Ce n'est pas un hasard si des intellectuels mâles défendent cette perspective et sont traités avec déférence même s'ils finissent suppliciés, au moment même où des centaines de milliers de femmes sont sacrifiées dans toute l'Europe, sous le prétexte d'être sorcières⁷. Les détentrices d'un savoir des simples et de la magie naturelle constituaient le support militant sur lequel les intellectuels tentèrent de proposer un vaste panorama d'un univers vibrant d'énergies...non fossiles. Ils tentèrent mais échouèrent, un peu par hasard .

Le projet du monde positif et le rêve de la croissance.

En effet, paradoxalement, l'Inquisition aura préparé, par cette table rase de la contestation d'un ordre théologique devenu une dictature de l'esprit, l'avènement de la science moderne. Le procès de Galilée n'est qu'un leurre qui sert à faire pleurer dans les chaumières des progressistes, car le Pisan n'a pas été condamné pour sa foi en Copernic mais parce que l'Eglise perdait pied dans son discours . Elle ne savait plus si elle avait encore affaire à un magicien ou à un ordre nouveau de la pensée qu'elle ne pouvait imaginer. Bellarmine, le Grand Inquisiteur lors du premier procès, 1616, qui aboutit à un non lieu, l'avait bien compris. Et Duhem trouvait admirable l'argument d'Urbain VIII (qui de fait gracia Galilée) « *tout homme est capable d'erreur si en prenant un phénomène naturel dont la manifestation peut émaner de bien des causes, il conclut en faveur d'une seule cause...parce que les apparences peuvent être sauvées par d'autres théories qui ne sont pas encore inventées* »⁸. Lors du second procès les juges étaient tout autant embarrassés et la condamnation finale constitue

⁶ *Le marteau des sorcières*, Ed.Jérôme Million, 2005. Giordano Bruno, *Le Banquet des Cendres*, nulle ed. Editions de l'Eclat, 2006 mais aussi *De la magie*, Allia, 2000 réflexion intellectuelle sur l'unité du monde et du sens. Le titre n'est pas une prophétie sur son destin mais le thème principal fut débattue avec des théologiens anglais le jour du mercredi des cendres 1584.

⁷ Je ne peux me prononcer, les estimations varient de 50.000 à deux millions !

⁸ G.De Santillana, *Le procès de Galilée*, Club du Meilleur Livre, 1955 mais aussi A.Koyré, *Etudes Galiléennes*, Harmann, 1966 et A.C.Combie, *Galilée devant les critiques de la modernité*, Imp.Alençonnaise,1957. Il est très étonnant de voir que les interprétations critiques de l'œuvre de Galilée sont anciennes , celles plus récentes ne sont que des encensoirs. Toutefois, les lumineux commentaires de P.K.Feyerabend sur la construction d'une nouvelle réalité par Galilée font exception in *Contre la Méthode*, Seuil, 1976

plus un aveu d'impuissance de la part de l'Eglise qu'une véritable affirmation positive. J'en rends grâce à Brecht de l'avoir compris, il fait surgir ainsi le doute sur la valeur éthique de la voie qui s'ouvre à la connaissance à la fin de sa fameuse pièce sur la vie de Galilée « *Vous découvrirez peut-être avec le temps tout ce qu'on peut découvrir et votre progrès cependant ne sera qu'une progression qui vous éloignera de l'humanité. L'abîme entre elle et vous pourrait un jour devenir si grand qu'à votre cri de joie devant votre nouvelle conquête pourrait répondre un cri d'horreur universel* »⁹.

Sommes nous loin de la question de la décroissance ? Non point, parce que la question qui se pose est celle du nouvel ordre du monde qu'a imposé la raison scientifique. Pour comprendre le rôle que peut jouer la question de la transcendance dans un monde qui ne la connaît plus, il faut revenir aux origines lointaines de la modernité où la raison scientifique joue un rôle majeur. (j'entends origine dans une généalogie « à la Foucault », c'est à dire un regard sur le passé qui laisse sa place au hasard dans le choix de la bifurcation). Revenons donc à Galilée, le Pisan affirme, sans une ombre de preuve, dans une lettre que « la Nature est inexorable et agit selon des lois qu'elle ne change jamais » et , pour énerver un peu plus ses détracteurs, ajoute le fameux aphorisme « les Saintes Ecritures nous apprennent comment aller au Ciel mais pas comment le ciel doit aller ». Galilée a la fantastique culot, et je l'admire pour cela, d'affirmer un projet global d'enveloppement rationnel de l'espace et du temps. Certes, ce tissu intellectuel comporte beaucoup de trous mais la toile sera ensuite fort bien cousue par les Descartes, Bacon , Leibniz, et tous les autres (sauf Spinoza), son dessin sera continué sur le mode évolutionniste du XVIIIe. Kant et Hegel clôturent le cycle par une histoire de l'humanité où se révèle la « puissance du rationnel » que la science enfin promet¹⁰. Ce ne sont pas les contestations naturalistes d'un Rousseau, celles romantiques d'un Goethe ou bien plus d'un Schelling, celles métaphysiques d'un Schopenhauer qui empêcheront l'alliance de ce réalisme rationaliste avec le pragmatisme utilitariste anglo-saxon d'un Bentham ou d'un Stuart Mill .

Avec ce canevas, à la hussarde, de la philosophie du XVIIe siècle, pris comme socle de l'imaginaire du moment, je reviens à la question de la croissance. C'est en effet, en ce XVIIIe siècle, que va s'affirmer dans toute sa puissance, en grande partie grâce à la Réforme, le *Entzauberung*, le désenchantement du monde. Le protestantisme affirme continuer l'œuvre de Dieu sur la Terre mais une œuvre qui est bien matérielle, celle de la Création prolongée dans les choses fabriquées par la technologie humaine. Avec la proclamation de la nouvelle doctrine « nous sommes au huitième jour de la Création » l'homme libère ses forces, sa puissance, sa volonté d'action sur la nature pour continuer l'œuvre de Dieu et ***en réalité légitimer sa propre volonté démiurgique***¹¹.

La désacralisation de la Nature, sa transformation en « *Res nullius* », est un long processus mais l'arrivée de la machine à vapeur, construite par des ingénieurs, qui étaient tous des puritains anglais de diverses obédiences, modifie radicalement la donne. Le procès intellectuel de la nature devient une réalité palpable. Le train dans ses volutes de fumée qui noircissent le ciel, ses tunnels qui éventrent les montagnes, ses rails qui imposent tout droit la vérité industrielle sur les champs, écrit la nouvelle histoire de l'homme ramené à sa seule existence terrestre, à son obsession de vitesse, nouveau Credo de la techno/théologie que

⁹ B.Brecht, *Le procès de Galilée*, L'Arche, 1997, p.133

¹⁰ D.Jannicaud, *La puissance du rationnel*, Gallimard,1985

¹¹ J.Neyrinck, préface de J.Ellul, *Le huitième jour de la création* , Presses Polytechniques Romandes,1986 mais sur la problématique démiurgique voir surtout Ch. Lasch, *Le seul et vrai paradis : une histoire de l'idéologie du progrès et de ses critiques*, Climats, 2002, D.Noble,, *The religion of technology, divinity of man and the spirit of invention*, A.A.Knopf,1997 et mon ouvrage A.Gras, *Fragilité de la puissance-Se libérer de l'emprise technologique*, Fayard, 2003.

Bernanos fustigera un siècle plus tard en ces termes « *“depuis deux siècles l’homme a découvert le temps; mais il est aussi vrai qu’il le fuit, précipitant ainsi son cours. Nous sommes tournés vers le passé ou l’avenir, mais du coup le présent nous échappe... Trente, soixante, cent millions de morts ne vous détourneront pas de votre idée fixe: aller plus vite, par n’importe quel moyen...aller vite ? mais où ? Comme cela vous importe peu, imbéciles. Dans le moment même où vous lisez ces deux mots: aller vite, j’ai beau vous traiter d’imbéciles, vous ne me suivez plus... Hélas ! La liberté n’est pourtant qu’en vous imbéciles !* »¹²

Evolution, progrès et croissance ou l’histoire comme croyance.

Il est, en réalité difficile de ne pas mêler réflexion sur la croissance et critique du progrès car, au XIXe siècle, ce dernier est devenu le dieu auquel s’est raccroché la métaphysique politique et populaire¹³. Et après un siècle et demi à peine la croissance révèle la vraie nature de ce faux dieu sous sa forme la plus squelettique. Mais je ne veux pas revenir sur cet aspect, la critique du mythe du progrès a déjà été largement faite, en France par Taguieff ou Besset entre autres¹⁴. La particularité de la notion de croissance, dans ce cadre évolutionniste, vient de son caractère supposé objectif, elle s’affiche, par divers chiffrages PNP, PIB ou autre¹⁵, avec une remarquable prétention de réalité et veut se présenter comme indicateur de progrès. En quelque sorte elle devient un rituel liturgique qui prétend manifester la puissance du mythe d’un temps orienté vers le mieux être, théodicée du Bien dans la foi chrétienne que le capitalisme *thermo-industriel*¹⁶ détournera en poursuite du mieux-être, et deviendra la compulsions contemporaine de la pression du confort, pour reprendre l’image de Bertrand Méheust¹⁷.

Je ne joue pas avec les mots car ce sont, sans nul doute, les européens chrétiens qui ont choisi ce mode d’expression d’une histoire qui aurait un sens, un histoire immanente c’est à dire s’affichant comme étalant sa propre vérité. Cette manière d’incorporer dans le temps de l’homme une réalité qui devrait le dépasser conduit à une véritable **autisme** des sciences sociales. Ce sont l’ethnologie qui parle de sociétés primitives c’est à dire d’une expérience que nous aurions tous faits dans un temps halluciné, la sociologie qui cherche à définir, avec Durkheim, une normalité des sociétés, l’économie bien sûr qui avec la main invisible fait revivre le dieu caché, mais aussi l’histoire qui croit pouvoir détacher le vrai du faux, dans le virtuel d’un passé reconstruit par le discours des hommes. Toutes ces disciplines nous proposent la quête d’une vérité en nous promettant le Graal mais sont, en réalité, incapables de nous expliquer quoi que ce soit sur le mal être de notre existence présente.

¹² G.Bernanos, *La France contre les robots*, 1^e ed. éditions France Libre,1944, p.66, réédité récemment par plusieurs éditeurs. Un texte brillant, percutant, prophétique qui n’a pas pris une ride, une source d’inspirations. . Je voudrais en rendre la lecture obligatoire à tous ceux qui liront mon article !

¹³ L’ouvrage classique sur la question est celui de K.Löwith, *Histoire et salut : les présupposés théologiques de la philosophie de l’histoire*, Gallimard, 2002 (1^e ed. en anglais 1949).

¹⁴ P.A. Taguieff, *Le sens du progrès : une approche historique et philosophique*, Flammarion, 2006 et J.P.Besset, *Comment peut-on ne plus être progressiste...sans devenir réactionnaire ?*, Fayard, 2005.

¹⁵ Et je mettrais volontiers dans le même sac de ce bazar du global et du mondial, les indicateurs de « bonheur brut ». Autre forme perverse du « Règne de la quantité », dirait René Guénon., *Le règne de la quantité et les signes des temps*, Gallimard,1970.

¹⁶ Concept fondamental dont je traite dans mon ouvrage A.Gras, *Le choix du feu-Aux origines de la crise climatique*, Fayard, 2007 mais le terme-concept a été inventé par Jacques Grinevald à partir de l’analyse de N.Georgescu-Roegen sur l’entropie « L’effet de serre et la civilisation thermo-insutrielle » in *Revue Européenne des Sciences Sociales*, n.108, 1997, pp.141-146. J.Grinevald, avec Ivo Rens, a publié des extraits de N.Georgescu Roegen, *Demain la décroissance*, Sang de la Terre, 1995

¹⁷ B.Méheust, *La politique de l’oxymore, comme ceux qui nous gouvernent nous masquent la réalité du monde*, La Découverte, 2009

Mircea Eliade parle à ce propos de « terreur de l'histoire » et se demande comment justifier dans la théodicée laïque de la modernité les souffrances des peuples soumis, les massacres collectifs, les oppressions de toutes sortes, les calamités naturelles ou pas. « *La justification d'un événement historique par le seul fait qu'il est événement historique, écrivait -il, autrement dit par le simple fait qu'il s'est produit de cette façon aura bien de la peine à délivrer l'humanité de la terreur qu'il inspire...(et comment supporter le fait que) ce drame soit le résultat des libertés qu'une minorité prend et exerce directement sur la scène de l'histoire universelle* »¹⁸.

La modernité a chassé le problème du mal, elle l'a transformé en un problème moral que nous devrions pouvoir résoudre dans le cadre de la raison. La pensée moderne accouche ainsi d'un autisme absolu dont le marxisme fut un des plus éminents représentants. Son incarnation et son naufrage dans le communisme ne sont qu'une illustration de la marche de notre monde, mais l'équipe des vainqueurs n'a pas cherché à en tirer les leçons d'humilité. Le « capitalisme triomphant » s'accroche à la dernière branche de la philosophie historiciste du progrès, la croissance. Le libéralisme marche à sa perte et nous entraîne avec lui dans une calamité à venir ...si nous le laissons faire.

Le sacré et la transcendance du Malin dans l'œuvre en ce monde : la position gnostique et la réponse « décroissantiste » de Hans Jonas

Et l'une des raisons de notre lâcheté appartient bien à l'ordre de l'esprit, du côté de la transcendance. Les Gnostiques s'étaient posés la question du mal et leur réponse qui consiste à faire l'hypothèse du dualisme radical, c'est à dire de dieux égaux en nature et en essence - celui du Bien et celui du Mal - les a rendus insupportables à tous les monothéismes¹⁹. Les derniers d'entre eux à être entrés dans l'histoire, les Cathares, donnèrent, comme on sait, l'occasion aux Francs de s'emparer du Languedoc lors de la croisade des Albigeois (1208-1249), menée d'abord par Simon de Montfort, la seule croisade qui fut prêchée contre des non-musulmans. Les thèses gnostiques sont politiquement anarchistes car toute institution humaine, et tout particulièrement religieuse, est une invention du dieu du mal, celui que l'on appelle par inversion sémantique le « Bon Dieu » dans la religion chrétienne. Les intellectuels, ou Parfaits, du catharisme proposaient ainsi une lecture totalement subversive de la phrase du début de l'Évangile de Jean « Et sine Ipso Nihil factum est » . La traduction canonique « Et sans Lui (Dieu) rien ne fut (n'existe) » se voit remplacée par « Et (c'est) sans Lui, (que) Rien (le Néant) a été fait (existe) » ce qui peut tout à fait se concevoir sur le plan grammatical, la phrase latine ne comportant ni ponctuation ni relatif.

La position gnostique se trouve ainsi en totale opposition avec le protestantisme, malgré quelques ressemblances sur la critique des églises et sur l'anti-papisme. Elle pose au centre de sa doctrine un principe de précaution théologique : les oeuvres des hommes sont a priori suspectes d'être le fruit du dieu malfaisant, celui-là même qui a créé ce monde. La bonté, la liberté, le beau, le bien apparaissent comme des exceptions dépendantes de notre volonté dans un monde où l'esprit doit se libérer de la matière pour rejoindre le vrai « Dieu père des bons esprits » qui se situe au delà de la Création.

¹⁸ Mircea Eliade, *Le mythe de l'éternel retour*, Gallimard, 1969, p.175

¹⁹ Entre autres H.C.Puech, *En quête de la gnose*, 2 T. , Gallimard, 1978, F.Leisegang, *La gnose*, Payot, 1971 et une lecture contemporaine R.Nelli, *Journal spirituel d'un cathare d'aujourd'hui*, Resma, 1970 et J.Lacarrière, *Les gnostiques*, Albin Michel, 1994

Apparemment, les gnostiques sont aussi au delà de la décroissance car ils paraissent plus proches de la condamnation que formule Yves Paccalet « L'Humanité disparaîtra bon débarras »²⁰. Pourtant ni le manichéisme en Perse, qui en fut le premier témoignage dans l'histoire connue, ni le gnosticisme néo-platonicien du premier millénaire²¹, ni le catharisme auquel adhérait une bonne part de la bourgeoisie des villes du sud de la France, n'eurent de positions radicales sur ce sujet, il semble que l'affirmation forte de la vanité de ce monde se soit toujours accompagnée d'une **simple mise en garde contre les risques d'une CROYANCE en une vérité historique en ce monde**. D'une certaine manière les cathares nous prévenaient contre l'illusion de l'accomplissement d'une œuvre définitivement positive ici bas et contre toute tentation de démesure dans l'action, retrouvant par ce biais la philosophie grecque.

Hans Jonas qui fut le prophète des *Grüne* allemand a toute sa vie a essayé de répondre aux gnostiques sur cette question du Mal absolu. Ce grand penseur de l'écologie, qui fut aussi étudiant de Heidegger rappelons le, confronté au dilemme gnostique et à la possible disparition de l'humanité, ne trouvait qu'une réponse, d'origine kantienne, pour justifier son engagement, à savoir la responsabilité transcendantale d'échapper au Néant. Pour faire face au dualisme radical il joue sur la volonté de faire le bien attribuée, malgré tout, aux hommes et il appelle cela la responsabilité²². Celle-ci n'est pas du tout la conséquence de la litanie écolo du style « respectons ce monde parce qu'il nous est prêté par nos petits-enfants », ce ne sont pas nos petits-enfants que nous devons sauver **mais nous, ici et maintenant**.

En effet, constater que le monde va à sa perte et ne rien faire c'est se mettre du côté du néant ; aucun homme ne peut supporter que les conditions de son existence soient celles qui emmènent l'humanité vers sa disparition. Une solidarité avec les autres humains s'avère dès lors la condition même de la vie, il s'agit d'une nécessité ontologique : il est impensable de reconnaître le mal absolu et ne rien faire.

Jonas énonce donc ce qui deviendra sous une forme édulcoré le principe de précaution contemporain : s'il y a un risque grave il ne faut pas « faire »²³. Et il confirme la position d'Heidegger sur l'absence de neutralité de l'innovation technoscientifique avec l'exemple du nucléaire : au mal que fait Cain avec la bombe atomique, Abel répond par une invention toute aussi dangereuse, la centrale nucléaire. Il en tire aussi deux autres enseignements. En premier lieu seule la peur de l'avenir nous fera comprendre ce qui se passe, et il en déduit la nécessité d'une heuristique de la peur, que l'on connaît aujourd'hui sous la forme moins brutale de pédagogie des catastrophes. En second lieu, tout comme Gunther Anders, il estime qu'il faut se battre contre toute forme d'utopie fondée sur le progrès technique incarné dans la machine²⁴. En résumé, Jonas propose une éthique à l'écologie et dénonce la raison technoscientifique qui, par un renversement dramatique, transforme le progrès moral en une expansion sans frein de la volonté de puissance. Quant à l'heuristique de la peur elle débouche très clairement chez lui sur la nécessité de la décroissance. Le philosophe des *Grüne* a ainsi construit une puissante base intellectuelle pour concevoir la décroissance, mais il a pu le faire grâce à un échange critique avec une pensée religieuse venue du fond des siècles. La critique de la positivité du monde par les gnostiques a nourri sa réflexion, et le problème connexe du

²⁰ Y.Paccalet, *L'humanité disparaîtra, bon débarras*, J'ai Lu, 2007

²¹ L'ambiguïté du rapport de Plotin avec les gnostiques qu'il attaqua est assez semblable à celle de Jonas.

²² H.Jonas, *Le principe responsabilité : une éthique pour la civilisation technologique*, Le Cerf, 1997

²³ Qui est aussi un principe taoïste « Wu Wei », non agir.

²⁴ Il rejoint évidemment G.Anders, *L'obsolescence de l'homme*, T.1 Encyclopédie des nuisances, 202, T. Fario, 2011

Mal, tel qu'il a été posé il y a fort longtemps, reste ainsi d'une brûlante actualité, comme on va à nouveau le voir.

Un tout petit diable caché dans la technoscience en marche..

Disons les choses clairement, les « vertiges de la technoscience », pour reprendre le titre d'un ouvrage récent de la philosophe Bernadette Bensaude²⁵, nous conduisent à nier la possibilité même d'une autre réalité, qui nous interdirait de dépasser des limites parce qu'au delà règne un autre ordre, ou un autre dieu. Le plus imbécile de ces vertiges n'est autre que le transhumanisme qui veut prolonger indéfiniment la vie grâce à des artefacts techniques mais les nanotechnologies qui, sous une forme moins provocatrice, nous amènent au seuil d'un autre dés-ordre, celui quantique, sont aussi l'expression de l'*hubris* moderne. La technoscience prolonge le désenchantement bureaucratique démocratique, rationnel du monde en cachant toutes les questions sur l'être, par le rideau de fumée qu'est l'affirmation de la nécessaire croissance de la connaissance.

J'aimerais redonner vie, par dérision envers cette pensée unique, à la figure médiévale du Diable, en me situant cette fois à l'intérieur du monothéisme orthodoxe où ce personnage, ne l'oublions pas, occupe d'abord une place de choix, il se trouve à côté de Dieu dans le ciel avant sa déchéance. Cette figure renvoie à la « banalité du mal » que connaît chaque civilisation mais que la nôtre veut ignorer.

Au Moyen-Age le diable prenait de nombreuses formes dans des personnages apparemment innocents et jouisseurs. Le voyageur avec qui vous faisiez un bout de chemin sur la route pouvait, à un certain moment, se révéler suppôt de Satan, qui tentait de voler votre âme en vous offrant de multiples plaisirs, des femmes à l'auberge proche, la richesse, la santé, la jeunesse, la virilité et autres avantages. Par exemple, des succubes sous formes de jeunes filles splendides venaient, la nuit, donner des plaisirs charnels aux hommes endormis (et les incubes, équivalents mâles, aux femmes, qui en avaient parfois des enfants !). Tout le monde connaît l'histoire de Faust qui n'est qu'une version extrême et tardive de la manière dont la société médiévale pensait ce rapport avec le mal. Or, le nucléaire est une figure de la manière dont la technoscience de pointe nous oblige à rentrer dans un monde où l'on ne maîtrise plus rien, parce que l'on ne sait pas quelles seront les retombées, radioactives ou non, et qu'en outre le mal qu'elles nous font reste imperceptible par nos sens. L'atome civil, encore plus que le militaire, parce qu'il est avancé masqué, nous plonge dans un espace-temps proprement inhumain, et carrément diabolique. Mais il n'est pas le seul. La dioxine, les résidus toxiques qui empoisonnent la terre des décharges sauvages, ou bien tout simplement les composés chimiques dans nos aliments ne se voient pas, ne s'appréhendent pas en tant que substance. Ou encore les sacs et éléments plastiques se décomposent en mer, rentrent dans le corps des poissons au niveau moléculaire et personne ne sait quels monstres produiront ces infimes particules de matière, véritables incubes modernes. Monstres marins mais peut-être aussi monstres humains puisque nous mangeons ces poissons.

Le mal est présent mais compréhensible lorsqu'un train déraile, un haut fourneau explose, un avion se crashe, un coup de grisou ensevelit les mineurs, ou même un matériel de pompage se rompt dans le golfe du Mexique mais avec les technologies de l'infiniment petit nous sommes confrontés au danger fondamental, celui qui pénètre en tous lieux, insaisissable par nos sens et

²⁵ .B.Bensaude, *Les vertiges de la technoscience*, La Découverte, 2009

universel dans ses effets. Et, j'insiste, le nucléaire est loin d'être le seul vecteur de cette métaphysique morbide de la haute technologie de l'infiniment petit.

Le numineux des signes contemporains et la décroissance comme nécessité sacrificielle.

Cette forme contemporaine du mal impose l'interrogation existentielle et la prise en compte d'une possible transcendance. Ainsi dans la perspective cathare, l'ordre explose à partir de rien mais ensuite cet ordre reste toujours provisoire et le monde retournera au néant. Une dialectique sacrée, numineuse, se joue alors dans l'histoire réelle²⁶. A l'inverse l'anti-hasard de la science peut se concevoir comme un programme, un projet intellectuel qu'impose à la planète l'homme occidental moderne, à partir de la prétention galiléenne d'un monde parfaitement ordonné où la vérité se dévoile grâce à la puissance de l'esprit. Nous revenons à la question de l'autisme déjà abordée.

Or, cette thèse sur la positivité historique se trouve infirmé dans les faits objectifs auxquels la doctrine scientifique accorde la valeur de preuves décisives. Au delà du fait proprement anthropologique de la terreur de l'histoire, crument mise en scène au siècle dernier, le « programme fort » de la croissance se voit mis à mal dans la réalité de notre quotidien. La Planète semble prise de rage et de fureur lorsque la terre tremble ou explose, que les cieus nous inondent ou dessèchent le sol, que le vent s'emporte dans d'effrayantes tornades. La multiplication des calamités naturelles nous forcent à trouver une autre clé que celle de la raison pour ouvrir la porte du réel. Les Grecs parlaient du temps du *Kairos*, qui se profile lorsque les signes se multiplient, comme du seul temps qui avait du sens, par opposition au morne *Chronos*. Un temps qui est moment de rupture où s'engouffre une histoire venue d'une autre réalité, lorsque le hasard prend la forme du choix des dieux pour nous ramener à la mesure et à l'humilité. La perspective de la résurgence d'un sacré numineux, peut combiner l'interprétation des signes de *Kairos* avec d'autres éléments récents qui reformulent d'anciennes visions du monde: la Terre comme sujet, vision chamanique de la Pacha Mama, l'hypothèse Gaïa, magie naturelle qui nous ramène aux thèses de la Renaissance et à Giordano Bruno, l'Eau et le Feu, fondamentaux de l'univers selon Hippocrate, etc... Ce genre de représentations me permet en tout cas de prendre une position ferme par rapport à une certaine tentation « verte » : la décroissance ne peut se concevoir seulement comme un autre mode du phénomène historique industriel, libéral, progressiste, qui serait plus sage et « à énergie renouvelable ». Remplacer les centrales nucléaires ou thermiques par des dizaines de milliers d'éoliennes de plus de cent mètres de hauteur et par des dizaines d'hectares de champs photovoltaïques, ou substituer de l'hydrogène au pétrole n'insuffle aucune vie nouvelle à l'avenir, ne porte aucun projet essentiel dans notre relation avec le monde à l'entour.

La calamité métaphysique de la croissance ne se traite pas seulement avec des outils économiques et sociologiques. L'obsession de la démesure est une maladie de l'imaginaire, un cancer de l'âme, et contre ce fléau il n'existe qu'une seule thérapie : nier la vérité unique que nous impose l'arrogance de la technoscience, pour la rendre enfin accessible à l'autocritique, l'amener à comprendre qu'elle est bien sortie du jardin d'Eden, et qu'elle est responsable devant l'humanité parce qu'elle a reçu l'intelligence de la réalité du mal que fait le bien qu'elle poursuit. Sans la possibilité d'inventer des chimères, sans une réconciliation avec la nature respectée comme un sujet, sans une resacralisation du cosmos ou au moins l'humble reconnaissance des limites de notre raison, la décroissance sera un non sens et une véritable catastrophe morale.

²⁶ La question se pose d'une manière plus sociologique chez G.Balandier, *Le désordre-Eloge du mouvement*, Fayard, 1998 et *Civilisés,dit-on*, PUF, 2003

